

EUCALYPTUS BONBON



HERVÉ BOLANÇAIS

Hervé Bolançais

Eucalyptus bonbon

© Hervé Bolançais, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6352-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chapitre 1

Le tunnel de Krenkelstal

Penché sur ses cartes d'état-major, le capitaine Gilmore ne prêtait plus attention aux balles qui sifflaient autour de lui. À ses côtés, son opérateur radio s'époumonait à faire répéter les messages qu'on lui envoyait et qu'il ne recevait que de manière incomplète, car perpétuellement hachés par les explosions qui les cernaient. Une explosion un peu plus forte que les autres, leur apprit que le char qu'ils avaient envoyé à l'entrée du thalweg, venait de se faire détruire.

— Fait chier, soupira le capitaine Gilmore. Jamais le major ne me donnera un nouveau char. MacIntyre, allez me chercher le lieutenant Jefferson. Et après vous demanderez au major Darcy qu'il nous envoie un nouveau char. On ne sait jamais.

Le radio héla un soldat posté au pied d'un arbre et l'envoya au plus vite chercher le lieutenant. Il saisit ensuite le combiné de sa radio dans lequel il s'époumona dans l'espoir de parvenir à expliquer, entre deux explosions, qu'il leur fallait d'urgence un nouveau char. Quelques minutes plus tard, la longiligne silhouette du lieutenant Jefferson se faufilait entre les arbres afin d'éviter les rafales des tireurs embusqués. En arrivant à la hauteur de son capitaine, il s'aplatit, glissa au sol dans la boue et rampa jusqu'à se retrouver le nez au-dessus de la carte.

— Lieutenant, situation ? demanda le capitaine Gilmore.

— Les Allemands tiennent fermement la petite vallée encaissée qui s'enfonce dans le massif forestier. Ils ont des positions très fortes ; beaucoup de munitions et cela va être compliqué de les déloger.

— Mais par où espèrent-ils s'enfuir ? se demanda le capitaine à lui-même en regardant sur sa carte. Il n'y a rien au fond de cette vallée. Elle n'a même pas de nom cette vallée. Au bout c'est la montagne. Avec un pic de deux cents mètres. Ils ne vont quand même pas l'escalader ?

— Il y a peut-être un tunnel ? hasarda le lieutenant.

— Un tunnel ?

— La région en est, paraît-il, infestée.

— Mais s'ils rentrent dans ce tunnel, c'est qu'ils ont un espoir d'en ressortir quelque part. Sinon ils ne seraient pas restés ici. S'ils n'avaient pas l'espoir de

nous échapper par ce tunnel, ils seraient repartis en direction de Dortmund. Or s'ils ressortent plus loin, au-delà de cette vallée, ils retombent dans nos pattes puisque nos troupes sont déjà vingt kilomètres plus loin. Je ne vois pas l'intérêt de s'enfermer dans cette vallée.

— À moins qu'ils protègent quelque chose de précieux.

— Suffisamment précieux pour qu'ils se fassent tous descendre pour le protéger ?

— Peut-être...

— Combien sont-ils dans cette vallée ? demanda le capitaine après avoir été coupé par une explosion.

— Pas plus d'un peloton, capitaine.

— Alors prenez toute la compagnie et balayez-moi cette vermine nazie. Nous ne devons pas nous laisser retarder dans cette forêt. L'objectif est bien plus à l'est, lieutenant. L'objectif c'est Berlin. Alors on arrête de perdre notre temps avec cette poche de résistance isolée. On ne va quand même pas se retrouver bloqués par une vingtaine de fanatiques. On repart en avant.

Le lieutenant Jefferson salua rapidement, puis aussi vite qu'il était arrivé, il repartit vers l'entrée du thalweg. Il prit avec lui trois mitrailleurs qu'il approcha au plus près des positions ennemies. Derrière eux venaient des grenadiers et des porteurs de bazookas. Ce que le char n'avait pu faire, les tireurs anti-char y parviendraient sans doute. Le lieutenant envoya les snipers sur les flancs du thalweg avec pour mission de harceler les servants des mitrailleuses et des mortiers. Le but était de faire taire l'armement lourd des Allemands, pour enfin faire parler la puissance de feu de la 9^{ème} division blindée américaine. Les chars étant quasiment inopérants dans cette épaisse forêt vallonnée, les mitrailleuses et les roquettes anti-char feraient le boulot à courte distance. Les premiers tirs appliqués des tireurs de précision se firent entendre, alors les tirs de mortier ennemis se firent moins nombreux. Il en fut de même pour les nids de mitrailleuses. Le lieutenant donna l'ordre aux mitrailleurs qui l'accompagnaient de le suivre. Ils se précipitèrent en avant, appuyés par les tireurs de précision et tombèrent en garde à une centaine de mètres des positions retranchées allemandes. Un feu nourri s'abattit immédiatement sur toutes les positions fortes des Allemands qui cessèrent un temps leur feu. Ce temps fut suffisant pour permettre aux tireurs anti-char de se rapprocher et de se mettre en position. La première bande de mitrailleuse arriva à son terme au moment où la première roquette sortit de son tube dans une gerbe de flammes. Le blockhaus à droite de la route fut traversé d'une lumière vive qui fit exploser toutes les munitions qui

se trouvaient à l'intérieur. Le bruit de la première explosion était à peine retombé, que le blockhaus à gauche de la route était lui aussi transpercé par une roquette de bazooka. Ce blockhaus explosa lui aussi, arrachant un cri de victoire aux soldats américains. Pour faire bonne mesure un troisième tireur anti-char tira une roquette dans l'axe de la route à travers l'épais nuage de fumée. Au loin une explosion se fit entendre. Peu importe ce qu'elle avait touché, la roquette avait fait but. Les grenadiers abordèrent ensuite les blockhaus en flamme et achevèrent à la grenade les dernières résistances. Les démineurs se chargèrent ensuite de libérer la route pour permettre au gros de la troupe d'avancer dans la vallée. Cette opération se répéta plusieurs fois avant que les soldats américains ne découvrent, au fond de la petite vallée sans nom, une porte blindée, encastrée dans la paroi de la colline. La porte faisait quatre mètres de haut et avait été insérée dans une ogive en pierres beaucoup plus ancienne qui ressemblait à l'entrée d'un tunnel ferroviaire. De part et d'autre de la porte blindée, des meurtrières crachaient un déluge d'acier qui obligea les GI à se mettre à couvert. Le lieutenant Jefferson rendit compte au capitaine Gilmore de la situation sans omettre de dire qu'ils auraient du mal à approcher de la porte. Il eut alors l'agréable surprise d'entendre le bruit caractéristique des chenilles d'un char Bradley à l'arrière de ses positions. Il appela à lui les sous-officiers afin de leur donner les ordres pour l'assaut de la porte blindée. Conformément aux ordres du lieutenant, les snipers et les mitrailleurs harcelèrent les meurtrières le temps que le char se positionne à défilement de tir. Le canon de 100 millimètres entra alors en action. Le premier obus éventra la meurtrière de gauche, le second la meurtrière de droite. Les quatre suivants s'attaquèrent aux piliers qui retenaient la porte blindée. Cependant cette dernière résista. Une nouvelle salve de quatre obus furent tirés à hauteur d'homme dans la porte blindée. Une demi-douzaine de sapeurs dont certains équipés de lance-flammes, s'approchèrent en discrétion de la porte, appuyés par les tireurs de précision et les mitrailleurs. À peine furent-ils au contact de la porte que deux hommes placèrent l'embout de leurs lance-flammes dans les orifices créés par les obus. Ils incendièrent alors tout ce qui se trouvait derrière la porte. Ceci fait, les sapeurs placèrent de nombreuses charges d'explosif un peu partout sur la porte et plus particulièrement aux endroits fragilisés par les tirs du char. Les charges furent allumées avant que les sapeurs ne s'éloignent en courant. Tous les hommes du lieutenant Jefferson se couchèrent aussitôt au sol afin de se mettre à l'abri des éclats de l'explosion. Une détonation assourdissante secoua toute la petite vallée, ébranlant même la colline qui laissa dégringoler quelques gros rochers. Lorsque la fumée retomba,

il ne restait plus qu'une légère dentelle d'acier accrochée au pilier droit, là où peu avant se dressait la lourde porte blindée. Les soldats américains poussèrent un cri de joie avant de se précipiter dans les entrailles de la terre à la suite du lieutenant Jefferson. Compte tenu de la puissance de l'explosion, l'officier savait pertinemment que personne ne pouvait avoir survécu derrière la porte. Il entra donc confiant dans le tunnel. La luminosité était faible, pourtant il vit clairement que le tunnel ne rentrait pas profondément dans le sol. Quelques cinquante mètres après avoir passé l'entrée, on arrivait au bout de cette grotte. Le lieutenant alluma une lampe et avança avec quelques soldats. Il se doutait que les Allemands qui s'étaient retranchés dans la grotte étaient morts, pourtant il ne trouvait pas leurs cadavres. Les GI avancèrent donc prudemment. En pensant être arrivés au bout de la grotte, ils s'arrêtèrent pour faire un tour d'horizon avec leurs lampes. Le soldat de tête n'eut pas le temps de rendre compte qu'il venait de voir une porte blindée dans un renforcement de la roche. Une rafale de fusil d'assaut coucha le petit détachement d'éclaireurs.

Le lieutenant Jefferson n'était que blessé. Ayant perdu sa lampe, il rampa jusqu'à un coin sombre où il s'allongea, le fusil pointé en direction du fond de la grotte. Il appela les hommes de son détachement les uns après les autres, mais pas un ne répondit. Il s'attendait à voir surgir les Allemands dans une contre-offensive furieuse, pourtant rien ne vint. Par contre, après plusieurs minutes d'angoisse, il entendit un soldat américain l'appeler à voix basse.

— Lieutenant, vous êtes là ? Lieutenant, ça va ? Lieutenant, où vous êtes ?

— Ici. À gauche. N'avance plus. Ils sont juste là.

— Où ça, mon lieutenant ?

— Je suis là, dit le lieutenant en jetant une poignée de graviers sur les rangs du grenadier qui approchait de sa position.

— Je veux dire, où sont les Allemands ? précisa le grenadier.

— Sur la gauche. Le tunnel tourne légèrement sur la gauche. Ils sont juste derrière.

Le grenadier se posta face à la direction indiquée par le lieutenant, puis il attendit les renforts. Rapidement, le sergent Malarti arriva avec un groupe de combat. Ils évacuèrent le lieutenant sur l'arrière en se faisant préciser la position de l'ennemi. Avec précaution, le sergent Malarti et ses hommes s'approchèrent de la position où l'embuscade avait eu lieu. Pour ne pas trahir leur présence, ils n'avaient allumé aucune lumière et à pas de loup, ils progressaient en longeant les parois de la grotte. À leurs pieds, les corps sans vie de leurs camarades gisaient en silence dans cet immense tombeau, s'élevant en obstacle pour ceux

qui cherchaient à avancer sans se faire remarquer. Dès que leurs pieds en heurtaient un, le sergent Malarti faisait, en silence, évacuer le corps vers l'arrière. Le premier homme du groupe arriva enfin, face à la porte blindée. Une porte aveugle de deux mètres de large pour autant de haut, encastrée dans un renfoncement de la roche. L'homme de tête appela en sourdine son binôme qui se trouvait derrière lui. Il lui demanda discrètement de rendre compte au sergent que la porte était fermée. Le binôme recula dans le noir, il se prit les pieds dans les jambes d'un cadavre pas encore évacué. Il tomba dans un fracas de gamelles et de gourdes entrechoquées. Dans la foulée, deux trappes s'ouvrirent dans la porte. L'une à hauteur de tête d'homme, l'autre à vingt centimètres du sol. Deux canons de mitrailleuses pointèrent le bout de leur manchon cache flamme. Deux rafales claquèrent, illuminant le fond de la grotte et couchant quatre hommes de plus. Le sergent Malarti hurla à ses hommes de reculer. Un d'entre eux parvint à ramper pour se mettre à l'abri ; deux étaient morts ; le quatrième hurlait que l'on vienne le chercher. Deux hommes tentèrent d'aller le récupérer. Ils furent accueillis par deux nouvelles rafales qui en blessèrent un à la jambe. Le sergent Malarti fit reculer tous ses hommes. Il lança ensuite une sangle au blessé qui s'en saisit avec les mains. À l'abri de la roche les hommes de Malarti tirèrent sur la sangle de manière à extraire leur camarade de la zone dangereuse. Accroché à la sangle, le soldat se laissait tirer, priant pour arriver le plus vite possible à l'abri derrière le coude de la paroi. L'affaire était presque gagnée lorsqu'un dernier coup de feu atteignit le blessé en plein thorax, le tuant sur le coup. Il lâcha la sangle et les tireurs tombèrent au sol. Fou de rage, un grenadier lança deux grenades contre la porte blindée. Les grenades explosèrent soulevant toute la poussière de la grotte sans même égratigner la porte. Le sergent Malarti fit appeler les sapeurs et leur ordonna de procéder à l'ouverture de la porte. Un lance-flamme fut utilisé pour éloigner les deux tireurs, embusqués derrière leur porte. Puis une caisse d'explosifs fut lancée à l'aveugle en direction de la porte. Elle atterrit miraculeusement au pied de la porte. Le sergent Malarti alluma un pétard de 250 grammes qu'il jeta sur la caisse d'explosifs en criant à ses hommes de se mettre à l'abri. L'explosion éventra le bas de la porte en expulsant toute la poussière de la grotte vers l'extérieur. Complètement sonné, le sergent Malarti mit plusieurs minutes avant de se remettre. Comme il n'entendait plus qu'un sifflement dans les oreilles, il n'entendit pas le caporal du génie demander à son lance-flamme de carboniser ce qui se trouvait derrière la porte. Le caporal posa ensuite des charges aux bons endroits de manière à faire disparaître l'obstacle. Les hommes de Malarti avaient maintenant face à eux, un long couloir de deux

mètres de large qui descendait, en pente régulière et abrupte, dans les entrailles de la colline. Une pénombre totale régnait dans ce couloir. Les soldats de la 9^{ème} division blindée qui s'attendaient à trouver les cadavres des deux tireurs qui leur avaient, un temps, barré l'accès à ce long couloir, ne virent rien d'autre que les morceaux déchiquetés et torturés de la porte blindée.

— Y a quoi là-bas ? demanda le caporal Wallace au sergent Malarti qui venait de le rejoindre.

— Comment tu veux que je sache ? Tu crois que je suis déjà venu ?

— On y va ?

— Je crois bien. Mais d'abord on va éclairer ce truc.

Le sergent ordonna à un grenadier de lancer une fusée éclairante dans le couloir. Le grenadier alluma la fusée qu'il lança aussi loin qu'il put dans le long couloir en pente. Le bâton fumant et sa forte lumière rougeâtre volèrent dans le couloir jusqu'à toucher le plafond pour retomber au sol et dévaler la pente de ce corridor. Au bas de la pente, la fusée éclairante se trouva arrêtée par une porte blindée plus petite que celle qu'ils venaient de détruire. Le sergent rendit compte de sa découverte au capitaine Gilmore qui lui fit pousser deux bazookas, censés faire disparaître ce nouvel obstacle. Dans un bruit assourdissant et une lumière aveuglante, les deux roquettes furent lancées l'une après l'autre contre la porte qui sans céder avait sans doute été perforée. Le sergent prit ses hommes et descendit l'angoissant couloir jusqu'à atteindre la porte derrière laquelle il ne devait plus rester âme qui vive. Surtout pas après l'entrée foudroyante des roquettes à charges creuses. Or à leur grande surprise, deux trappes s'ouvrirent lorsqu'ils arrivèrent en bas du corridor. Deux canons de mitrailleuses se dévoilèrent et fauchèrent les dix premiers hommes. Malarti blessé au bras gauche, fit évacuer le couloir. En regagnant la grotte, il s'aperçut qu'il ne lui restait plus que six hommes valides sur les trente qui l'accompagnaient avant de rentrer dans cette grotte.

— Major, il nous faut des renforts ! hurlait le capitaine Gilmore dans le combiné de son poste radio. La position a été valorisée par l'ennemi. Ce n'est pas qu'une grotte. Il y a un bunker au fond de la grotte. Je n'ai pas assez de moyens pour m'emparer de la position. La compagnie a perdu cinquante pourcents de ses effectifs et je n'ai pas encore franchi la porte du bunker.

Le visage du capitaine Gilmore se fit dur. La réponse du major ne semblait pas lui convenir.

— Bien pris, major. À tout de suite. Terminé.

— Que se passe-t-il, capitaine ? demanda MacIntyre.

— Le major Darcy arrive ici avec la compagnie B. Nous allons nous emparer de ce bunker.

— D'après le sergent Malarti, qui en a vu d'autres, celui-là à l'air costaud.

— J'en ai peur, conclut le capitaine Gilmore dont l'inquiétude se lisait sur le visage.

Le major Darcy arriva une heure plus tard avec les renforts tant attendus. La compagnie B du capitaine Bowie, avait été renforcée de nombreux sapeurs spécialistes dans l'effraction chaude. Ces gars étaient passés maîtres dans l'art d'ouvrir des brèches à coup d'explosif. Et ils avaient avec eux, deux camions pleins de pétards. Suffisamment pour faire sauter deux fois ou trois fois toute la colline.

— Alors Gilmore, comment ça se présente ? demanda le major Darcy en sautant de sa jeep avec le capitaine Bowie.

— Pas très bien, major, je le crains.

— Nous pensions les attraper dans la grotte, mais cette grotte a un conduit qui mène à un bunker souterrain.

— Combien sont-ils à l'intérieur ?

— On n'en sait rien, mais on estime qu'ils doivent être au moins un peloton.

— Deux compagnies ne seront pas suffisantes, constata Bowie.

— Une compagnie et demie, corrigea Gilmore. J'ai déjà eu beaucoup de pertes.

— Combien en avez-vous déjà tués ? interrogea le major.

— Quatre sûr, répondit Gilmore.

— Quatre ! répéta Darcy avec une surprise teintée de crainte.

— Quatre seulement ? se lamenta Bowie. Cela va être très compliqué.

— Vous défouaillez pendant six heures dans une vallée large de vingt mètres et une grotte de dix mètres et vous n'en tuez que quatre. C'est comme rater une vache dans un couloir.

— Je sais, major, c'est incompréhensible.

— Et pendant ce temps, ils vous neutralisent la moitié de votre compagnie.

— Tout à fait, major.

— Et qui sont ces types ? Ils appartiennent à quelle unité ?

— On ne sait pas. Les quatre cadavres que l'on a, ont été tués au lance-flamme et ils ont explosés dans leurs blockhaus. Il n'y a rien à récupérer d'exploitable.

— Ce qui est sûr, c'est que si ces types sont restés ici pour défendre cette grotte, plutôt que de rejoindre l'armée qui se reconstitue dans la Ruhr, c'est qu'il